

<http://divergences.be/spip.php?article3585>



Au-delà du chagrin : Aimer et rester avec ceux qui meurent dans nos bras

- Aujourd'hui - 2023 - decembre 2023 -

Date de mise en ligne : mercredi 13 décembre 2023

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Dans cet article il y a une réponse au texte de Judith Butler que nous [avons publié le mois dernier](#). Difficile à dire si elle est justifiée ou pas. Ce texte témoigne de l'océan de détresse qui recouvre la Palestine en ce moment. Il n'est pas pardonné à Butler de faire un pas de côté. Sa détestation du pouvoir israélien ne lui est pas comptée. Elle est juive, blanche, donc un danger. Dans une situation de cet ampleur le refus de choisir son camp est insupportable à un côté comme à l'autre. Quand à nous, Divergences, nous refusons de choisir une façon d'exterminer l'autre.

http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH147/atallah_painting-b02c8.jpg

Œuvre d'art de Devin Atallah, poésie de Mahmoud Darwish, traduite de l'arabe par Fady Joudah dans *The Butterfly's Burden* (2007) : "L'amour naît créature vivante avant de devenir idée".

Aujourd'hui, ici à Boston, j'ai reçu un appel de l'un des membres de mon village de Cisjordanie[1], qui m'a demandé de pleurer ensemble, d'assister au génocide de Gaza, de nous serrer les uns contre les autres, avec toute la douleur et l'horreur que nous ressentons au plus profond de nos os. Au cours de ce même appel téléphonique, nous avons célébré l'anniversaire d'un membre adoré de notre communauté. Même en cette période, nous étions présents pour l'anniversaire de la naissance, aimant la vie palestinienne, nous souvenant et honorant notre persévérance intergénérationnelle. Au téléphone, nous avons parlé ensemble de la manière dont nous pouvons trouver l'étendue de l'esprit pour être présents à la vie des enfants, à la naissance, les uns pour les autres, en ces temps de génocide. Nous avons pleuré pour tous nos bébés palestiniens massacrés et nos familles menacées d'anéantissement par la violence coloniale israélienne. Nous nous souvenons des paroles du poète palestinien Mahmoud Darwish, qui a écrit : "L'amour naît créature vivante avant de devenir une idée..."

Que faut-il pour aimer nos bébés, nos vivants et nos morts au milieu de la conquête coloniale génocidaire d'Israël ? Comment prendre soin de nos corps massacrés et de tous les résidus collectifs de l'horreur, alors que notre peuple est si violemment rejeté hors de la considération humaine ? Quand pourrions-nous libérer nos larmes et les laisser s'écouler librement ? Ce n'est pas du chagrin. C'est notre amour révolutionnaire, indigène, qui lutte contre la violence apocalyptique du génocide. Et lorsque nous aimons ainsi, ancrés dans la praxis féministe palestinienne, nous vivons et mourons avec dignité, et nous devenons la liberté que nous exigeons.

À partir de cette praxis de l'amour palestinien et indigène, je remets en question les récentes interprétations de Judith Butler sur l'aptitude au deuil. Le 13 octobre 2023, six jours après le génocide de nos familles par Israël, la London Review of Books a publié un essai de Butler intitulé "The Compass of Mourning", dans lequel elle condamne la violence du Hamas et du régime israélien, et appelle à la non-violence - même si elle admet que la non-violence n'est pas une politique qui peut "fonctionner comme un principe absolu à appliquer en toutes occasions". Mais elle l'applique. Butler poursuit en disant que "la portée plus large du deuil sert un idéal plus substantiel d'égalité, un idéal qui reconnaît l'égalité de la douleur des vies, et donne lieu à une indignation que ces vies n'auraient pas dû être perdues, que les morts méritaient plus de vie et une reconnaissance égale de leur vie". Elle demande si "nous pouvons pleurer, sans réserve, les vies perdues en Israël comme celles perdues à Gaza" ?

Ma réponse à Butler : Oui, nous pouvons pleurer les vies israéliennes perdues lors du raid du Hamas. Mais en tant que Palestiniens, nous n'avons pas le droit de pleurer nos bien-aimés tués par l'agression coloniale et génocidaire

israélienne.

C'est pourquoi j'ai tressailli et crié à haute voix en lisant les interprétations blanchistes de Butler. J'ai senti des mains coloniales guider sa boussole et lui indiquer le nord. Les imaginaires de paix et de non-violence du Sud global ont depuis longtemps aboli cette boussole coloniale du Nord. Où était Butler ? Longtemps naufragée sur les rives du Mpondo, au Cap-Oriental, en Afrique du Sud, comme l'écrit si joliment Hugo Canham dans *Riotous Deathscapes*, émergeant des échecs de l'espoir blanc, nous, en tant que théoriciens transnationaux autochtones et noirs décoloniaux, avons travaillé pour nous orienter loin des zones destructrices de la sûreté, de la sécurité et de la certitude coloniales. Nous nous orientons vers nos eaux, nos mers changeantes, nos puits et nos sources. Nous trouvons des moyens de circuler, de résister à l'acceptabilité et à la connaissance catégorique.

Alors que notre peuple palestinien est confronté au démasquage génocidaire du monde colonial, nous savons que lorsque les colonisateurs parlent de "sécurité", ils parlent en fait de "violence". Dans l'échange colonial - ou l'échange "columbial", Colón étant le nom espagnol de Colomb - la sécurité devient violence, et la violence devient sécurité. Ils fusionnent et deviennent le même mot.

Tareq Baconi a récemment écrit : "Pendant des décennies, Israël a prétendu pouvoir assurer la sécurité de ses citoyens tout en soumettant le peuple palestinien à un régime d'apartheid. Aujourd'hui, ce prétexte a volé en éclats". Israël a-t-il menti à ses citoyens ou les a-t-il induits en erreur pendant plus de sept décennies ? Non. Il s'agit plutôt d'une question de sémantique. La promesse d'Israël d'assurer la sécurité de ses citoyens a toujours été, en fait, une promesse de leur fournir de la violence, comme l'illustre le travail de Nadera Shalhoub-Kevorkian.

En tant que Palestiniens, nous n'avons pas le privilège de faire le deuil parce que nous ne pouvons pas pleurer nos corps assassinés dans le cadre de cette violence colombienne continue. Nous savons au plus profond de notre corps que pour faire le deuil, nous devons avoir accès à la fluidité du temps qui nous a été volé en même temps que notre terre. Le deuil concerne les cadavres qui ont eu accès à la vie de leur vivant, et qui ont ensuite été cérémoniellement déposés dans la terre et le ciel, dans les cimetières, dans la fumée. Les corps des colonisateurs bénéficient de ces privilèges. Pourtant, nous, les colonisés, ne pouvons toujours pas ramasser les parties de notre corps dispersées dans l'espace et dans le temps. De ce moment dans la ville de Gaza à il y a quarante ans à Sabra et Chatila ; d'il y a quelques mois à Jénine à il y a vingt ans à Bethléem ; d'il y a deux ans à Sheikh Jarrah à il y a un an à Naplouse ; d'il y a neuf ans à Khan Younis à il y a soixante-quinze ans à Deir Yassin ; et encore, et encore, et encore. C'est pourquoi nous, les colonisés, ne pouvons pas pleurer nos morts. Nous sommes obligés de voler notre présent pour nous battre pour notre avenir.

Même lorsque nous ne pouvons pas faire notre deuil, nous choisissons l'amour. Nous affirmons notre amour palestinien par le refus, la persistance et l'attention. Comme mon ami Abdullah, un Palestinien de Gaza, me l'a raconté hier lorsque je lui ai rendu visite avec son bébé de trois ans et que, avec amour et attention, je lui ai demandé ce qu'il retenait et que je pouvais retenir avec lui, il m'a fait part de cette histoire :

Tu sais Devin, habibi, j'essaie de m'accrocher à notre amour indigène en ce moment, plus que jamais. Pour moi, l'amour indigène est synonyme de relations vivifiantes entre la terre, le sol et l'âme, ce que je ressens dans mon propre corps lorsque je serre mon fils dans mes bras. Je suis restée à la maison avec lui tout au long du génocide de ces 12 derniers jours, pendant que je parlais au téléphone ou envoyais des messages à ma famille et à ma communauté à Gaza.

J'étais au téléphone avec une travailleuse de première ligne d'une organisation humanitaire palestinienne qui répondait aux bombardements d'hier à Gaza. Elle m'expliquait comment elle et d'autres membres de son équipe s'efforçaient de trouver des survivants, des corps, des cadavres. Alors qu'elle me racontait cela, j'ai remarqué que je commençais soudain à voyager dans le temps, à être inondée de souvenirs de 2008, lorsque j'étais traductrice et

journaliste et que je réagissais à un massacre d'agriculteurs dans une communauté de Gaza. Je me trouvais sur un site où 28 membres d'une même famille avaient été tués lors d'un bombardement israélien et, alors que je m'efforçais de renverser les décombres des maisons, je suis tombée sur une femme qui était à terre, criant et donnant activement naissance à un enfant. Il n'y avait pas encore d'aide médicale et l'armée israélienne ne voulait pas laisser entrer l'ambulance dans la zone.

Je me suis agenouillé à côté d'elle et j'ai remarqué qu'elle était gravement blessée et qu'elle saignait de partout. Elle avait des contractions et était sur le point d'accoucher. J'ai soulevé et maintenu sa tête au-dessus du sol pendant qu'elle poussait son bébé vers l'extérieur. Une fois le bébé sorti, je savais que je devais couper le cordon ombilical, mais je n'avais aucun outil. Mes mains et tout ce qui m'entourait étaient couverts de poussière et de sang. J'ai vu que la mère était dans un état lamentable et qu'elle allait probablement mourir. Je me suis rendu compte que je n'avais que trois options : essayer de la sauver d'une manière ou d'une autre, rester avec elle pendant qu'elle mourait dans mes bras, ou la laisser et continuer à chercher d'autres personnes qui avaient peut-être plus de chances de survivre. Et le bébé ? J'étais figée dans cet état impossible de non-existence.

C'était l'enfer sur terre. Je suis restée avec elle, en enfer. Ce sont des moments palestiniens que beaucoup d'entre nous gardent en mémoire, en particulier les habitants de Gaza.

Puis j'ai de nouveau voyagé dans le temps et je me suis retrouvée avec l'intervenante de première ligne qui me parlait toujours dans l'autre oreille, décrivant des scènes d'horreur au moment présent, dans l'instant, où il y a des morceaux de corps partout, des gens qui crient, des bords tranchants à chaque pas, tout cassé et effondré. Elle me parlait des mêmes décisions que celles que j'ai dû prendre en 2008 : "Est-ce que je cherche des survivants ou est-ce que je reste avec des gens qui meurent dans mes bras ?".

Au téléphone, c'était comme si nous courions toutes les deux, que nous perdions notre souffle ensemble, que nous perdions tout. C'était comme si nous tombions dans l'abîme du génocide, un trou noir assez puissant pour avaler notre lumière. Je pouvais entendre nos luttes pour respirer au téléphone. Elle sait que je sais. Elle sait que je comprends. Je l'aide à prendre les décisions impossibles, je partage avec elle des mots d'amour, d'affection et de soutien. Au moment de faire nos adieux, je lui dis "ma' al-mahabba" (avec amour).

Non, Judith Butler, nous ne pouvons pas pleurer nos morts. Comme le crie notre peuple à Gaza, il ne reste plus que l'agonie. Le monde colonial reste silencieux. Mais nous entendons vos cris et vos pleurs, Gaza la bien-aimée. Nous allons vers vous, nous nous efforçons d'être présents pour vous, nous vous aimons. Nous abandonnons le chagrin en regardant l'horloge, en attendant que l'heure de la vie s'écoule alors que la mort nous enserre à chaque respiration. Nous, les indigènes de 2023, confions à la terre notre douleur et notre amour. Les colonisateurs vont et viennent. Mais la terre demeure, tout comme nos âmes. Et comme nous le rappelle notre proverbe palestinien : "La terre équivaut à l'âme".

Post-scriptum :

Devin G. Atallah, PhD, est professeur adjoint de psychologie à l'université du Massachusetts à Boston (UMB). Son équipe de recherche et d'action à l'UMB est le collectif DARA. Il est un Palestinien de la diaspora, originaire des États-Unis et du Chili. En tant qu'activiste, chercheur, universitaire, praticien et guérisseur, le Dr Atallah se consacre aux mouvements décoloniaux et à la libération palestinienne, et son travail se concentre sur la compréhension et la contribution directe à la résistance intergénérationnelle et à la praxis de la justice curative. Le Dr Atallah a élaboré avec des collègues un guide de guérison décoloniale palestinienne, [CURCUMs Trees : A Decolonial Healing Guide for Palestinian Community Health Workers](#), disponible en anglais et en arabe chez Mayfly Books.